

Lukino

Qu'est-ce qu'on aurait
fait Nous ?



Prologue

Retiré dans une vieille ferme périgourdine depuis cinq ans, j'ai jadis décidé d'entreprendre des travaux de rénovation, en particulier d'isolation, pour avoir moins froid l'hiver. C'était aussi l'occasion de vider mon compte bancaire, dans le but de me retrouver à court terme avec le minimum vital, de me rapprocher au plus près de l'état de nature, autant que faire se peut au train où nous emportent la vie moderne et le « progrès ».

C'est donc en effectuant l'isolation des combles soi-disant « perdus » que je fus intrigué par un objet sombre, se détachant toutefois de la vieille couche de laine-de-verre noircie par des décennies de vie agreste, sur laquelle il était posé. Le mystère s'épaissit au fur et à mesure que je m'en approchais : c'était un porte-document, à simple rabat, sans fermeture. Une liasse de papiers aux bords très abîmés, autant par le temps que les nombreuses manipulations, dont la tranche faisait penser à de vieilles coupures de journaux, conservées par quelque auteur ou victime de faits divers, apparaissait lorsqu'on ouvrait la serviette comme un livre. Prenant le tout à pleine main, je découvris le manuscrit du récit suivant :

Avant-propos

Selon une tradition millénaire j'ai voulu témoigner d'une époque lointaine, déjà révolue, celle de l'après-seconde guerre mondiale, où tout fut permis, Dieu ayant démontré qu'il n'existait pas, sauf peut-être pour la canaille.

Mais ce témoignage, du dernier quart du vingtième siècle précisément, je l'ai rédigé tout au long de la deuxième partie de ma vie, comme par peur d'oublier ce qui fut, et d'être incapable de raconter ma jeunesse à une éventuelle descendance. De plus, le fond historique étant la présidence de la République par au moins un ancien anti-républicain¹, par son passage dans les hautes sphères vichysoises, j'ai cru devoir montrer l'échec de l'éducation tentée par la seconde génération, celle des enfants de la guerre, en l'occurrence mes parents.

¹ Concernant le second, risquons l'extrapolation, qui induit que le secrétaire d'état du premier gouvernement de Vichy, Giscard d'Estaing (que Pierre Mendès-France nomme in *Le Chagrin et la Pitié*, Marcel Ophuls), a prodigué une éducation anti-républicaine au futur président son fils.

Si par hasard ces pages viennent un jour à être publiées, c'est que ma vie aura touché à sa fin, ou qu'une déficience mentale m'aura empêché de m'y opposer. En effet, beaucoup d'actions décrites sont non seulement répréhensibles par la loi, mais aussi par les morales chrétienne et républicaine, ce qui les font difficilement assumer. De plus, loin de regretter les avoir accomplies, j'ai chaque fois que je me suis mis à rédiger un épisode de ma vie passée eu la nostalgie, voire l'envie de recommencer ; c'est dire à quel point le présent de l'écriture était indigent, sans passion ni espoir. Toutefois, même si j'assume un passé difficile à porter, dans une société où tout est formaté pour que rien ne dépasse de ce qui est « prévu » par... un chef d'Etat omniscient, omnipotent, ceci est un roman, car le narrateur qui dit « Je » est protéiforme, polyvalent, multiple, il ne raconte pas exclusivement des actes commis par un seul individu. Cette autobiographie présente plutôt un certain esprit, ce qui a émané d'un quartier, d'une génération, d'un groupe d'adolescents, qui ne pensaient qu'à faire les « 400 coups » pour montrer qu'ils existaient, dans les fameux quartiers-nord marseillais, où pas grand-chose était prévu pour éviter la misère royale où sombre inévitablement tout homme sans divertissement.

J'ai écrit une ou deux pages de temps en temps, à temps perdu, de ces mémoires d'anonyme, jusqu'au jour où la télé « publique » a rediffusé Marius et Jeannette. Quelques jours plus tard, j'ai emprunté le D.V.D. à la bibliothèque. Sur l'autre face, il y avait Dernier Eté, où j'ai trouvé beaucoup de choses qui m'étaient proches, qui m'ont fait remonter le temps où un autre Robert disait : « Un jour je ferai un film sur toutes les aventures de la bande ! ». Bon, il nous

prenait pour des illustres inconnus, mais il n'a rien écrit du tout, son seul point commun avec l'acteur principal étant « ressers ! », la façon de lever le coude pour s'envoyer le « jaune » derrière le gosier. Il a même trahi l'amitié que par habitude j'ai continué à lui porter malgré tout, et puis... comme toujours, Le Temps a passé.

EXTRAIT

« Si je partais sans me retourner,
j'aurais peur de ne pas me retrouver »,
Jean Tardieu.

I

Conséquences de l'éducation pétainiste sur la vie familiale des enfants de la guerre devenus parents

Oui, si on avait vécu à cette époque : Qu'est-ce qu'on aurait fait Nous ? Combien de fois avons-nous entendu cette phrase, cette question posée le plus souvent par une confortable et visionnaire prudence, pour tenter de décourager toutes velléités de mise en question du passé, celui vécu par nos ascendants. Ceux qui la posent invariablement sont-ils des salauds, des négationnistes ? Il n'est pas nécessaire de répondre en s'érigeant en juge, mieux vaut se mettre soi-même en question, en examinant notre propre passé. Alors, peut-être qu'un jour, ces marchands d'histoire, en lisant notre parcours, ne nous poseront plus la question. Ne se posant plus la question de savoir si l'on eût été héros ou salauds en 1940, 41, 42, 43, ou 44, à supposer que l'on fût en âge de prendre partie et de se battre, ils finiront par se la poser, en apercevant leur vie se

dérouler dans les nébuleuses de leur conscience. C'est tout au moins ce que l'on peut espérer !

Avant de me pousser à écrire ce que fut ma vie, le long de quel parcours j'ai essayé d'exister, cette insupportable question m'a d'abord décidé à chercher ce qu'avaient bien pu faire ceux des miens qui vivaient sous l'Occupation allemande. Ainsi, le premier discours didactique que j'ai subi a marqué ma vie, mon état d'esprit, ma vision de la Seconde Guerre mondiale. Sans doute parce que ce fut un témoin direct qui me l'imposa. En tant que discours il faut entendre une parole active, une argumentation qui eut pour exorde : « Ton grand-père, c'était quelqu'un ! », et comme porte-parole le personnage de ma grand-mère, dont ma mère se faisait l'écho pour anéantir le moindre doute.

Les repas champêtres dominicaux chez mes aïeux se ponctuèrent souvent au dessert par la sempiternelle aventure du héros de 40, et de sa famille hors du commun. Ainsi, dans les cours de récréation des années 70, puisqu'on se demandait régulièrement ce que faisaient nos grands-pères pendant la guerre, « Le mien était dans la Résistance ! » disais-je, croyant que dès l'Appel du 18 juin deux camps s'étaient formés, l'un autour de De Gaulle et des gentils, l'autre de Pétain, de la Collaboration avec l'Allemagne nazie, et des méchants. Cette idée manichéenne m'avait si bien été ancrée qu'elle a commencé à se dissiper il y a à peine plus de cinq ans.

« Tu crois qu'un commissaire de police pouvait vraiment faire double-jeu en résistant jusqu'en juillet 44 ? », avais-je demandé à une de mes cousines, laquelle n'avait aucun doute pour avoir préparé un exposé au collège avec les vieux papiers ! Mais,

depuis l'an dernier, où je me suis mis en tête de chercher de plus près, d'abord dans les vieilles armoires, puis aux Archives départementales, enfin dans de nombreux livres, je n'ai trouvé trace que d'une Résistance tardive.

Pendant plus de trente ans, au cours des conversations, ou en voyant des films sur la Collaboration, je pensais plus ou moins fort que les Salauds c'était les Autres, les monstres, ceux qui ont fait l'actualité : Pétain, Laval, Darnan, Henriot, Doriot, Déat, Barbie, Papon, Touvier, Bousquet... que les gentils, les héros, c'étaient De Gaulle, Jean Moulin, Henri Frenay, Guy Moquet, De Souza Mendes, Mgr Saliège... et nous ! Nous c'était le côté maternel, avec en tête, la figure de proue, Lou Papé. Le gentil commissaire prévenait systématiquement les juifs de son secteur, en envoyant ses filles rendre visite à leurs camarades de classe, dont les parents comprenaient qu'il fallait quitter la ville, qu'une rafle était programmée pour le lendemain.

J'étais tellement endoctriné que je n'ai réalisé que l'an dernier qu'il pouvait en savoir long, car directement concerné, sur les mesures gouvernementales antisémites. C'est ainsi que j'ai été amené à chercher les rapports préfectoraux de l'époque. Alors héros de 40 croyait-on, car je viens d'apprendre que, s'il est vrai que mon grand-père a échappé à la Gestapo, venue l'arrêter dans son propre commissariat, ce n'était que le 22 juillet 44.

La légende disait qu'il avait pris le maquis, ce qui est vrai, et que sa femme, sa belle-mère, ses trois filles et son fils de quatre ans, étant menacés, ils avaient dû se cacher, changer tous les jours de cachette et de nom ! Mais curieusement, un inspecteur qui leur

rendait visite pour leur donner des nouvelles du soi-disant chef de maquis, a fini par me confier que la famille n'avait jamais été inquiétée. Ce qui commença à me faire douter de beaucoup de choses. Bon, il avait 95 ans mais, cependant, n'a pas oublié les jours de rafle :

« La première fois j'ai dit On n'arrête personne eh ! Mais les gardiens de la paix : Tu vois pas que ce sont des parasites... au moins on sera débarrassé ! étaient tellement antisémites que je n'ai pas pu faire autrement. Je n'oublierai jamais ces gens que les Allemands ont transportés à l'autre bout de l'Europe dans des wagons à bestiaux, pour les exterminer comme des chiens !

– S'ils n'avaient pas si bien été aidés par les Français (je n'ai pas prononcé le mot police pour ne pas le braquer), ils n'en auraient pas liquidé autant ! ».

L'inspecteur, soi-disant obligé de participer à la Solution finale, loin d'avoir été épuré, a reçu la médaille de la Résistance des mains du Général de Gaulle, a fini commissaire divisionnaire à la D.S.T., et Giscard lui a remis la Légion d'Honneur ! Il se souvient que vers la fin de 1943 il était allé voir son chef dans son bureau :

« Vous savez, le vent est en train de tourner, il serait temps de venir nous rejoindre dans le réseau.

– Je sais ce que j'ai à faire ! », mais pas que la famille avait dû quitter la maison, encore moins qu'elle avait dû usurper plusieurs identités. J'aimerais bien croire ma famille, mais elle a trop souvent été évasive, n'a pas hésité à transformer la réalité en mythe. À moins que le but de cette clandestinité

supposée ne fût imposée par la crainte des Communistes furieux et menaçants, à cause de la façon dont s'est déroulé le premier procès et son issue, c'est-à-dire l'acquittement de Pépé.

Ma mère a dû me répéter cent fois : « Nous allions prendre le thé chez nos amies, avec la consigne de ne rien dire, c'était le signal ! ». Elle eut la naïveté de réduire quatre ans de guerre à la fuite du commissariat, et au mythe du changement de nom dans la clandestinité.

« C'est tout ce dont tu te souviens ?

– Moi je l'ai vécu tout ça, alors le reste !... en 40 on a été bombardé à Calais. En allant chercher de quoi manger avec ma grand-mère, nous enjambions les cadavres des soldats anglais. Maman a pleuré son piano, brûlé avec la maison, et on a connu l'Exode ! ».

Pas un des quatre enfants n'a ensuite cherché à connaître le rôle de la police de Vichy dans la Collaboration, et surtout comment un fonctionnaire honnête, droit, loyal... avait pu jouer double-jeu impunément jusqu'à la fin.

Le côté paternel n'est pas beaucoup plus consistant, c'est le cas de le dire, car la guerre se résume pour mon père à une faim interminable, aux tickets de rationnement, aux longues files d'attente devant les commerces, qui se trouvaient soudain vides lorsque venait son tour. Le mythe de Tantale s'était réalisé.

Ce qui est resté dans la vie de ce fils d'ouvrier, c'est la révolte contre toutes formes de gaspillage. La première c'était à table, où il ne fallait rien laisser dans les assiettes. J'ai oublié la façon dont cet enseignement fut donné mais, pour ma part, j'étais

sensible à ce que mon père avait enduré, partageant un peu sa douleur lorsqu'elle était exhumée dans ses récits. Ses quatre filles bénéficièrent d'un régime spécial, mangeant ce qu'elles voulaient, jetant à l'envi ce qui restait dans leurs assiettes. Lui, méprisant les conseils sanitaires, allait jusqu'à ingurgiter la couenne du jambon, le gras de la viande, et tout ce qui dégoûte les enfants.

Pour ce qui est des idées, mon grand-père paternel, ancien combattant de 14/18, était avant tout Maréchaliste, mais aussi Pétainiste, au moins jusque fin 42. Je sais juste que mon oncle et mon père s'accrochaient souvent avec lui en se faisant le porte-parole de De Gaulle. Dans son style elliptique mon père disait : « Il a fait quelques trucs pour la Résistance... », en parlant de son frère qui avait pris le maquis au printemps 44, au moment où il fut requis pour le S.T.O.². De plus, à l'instar de tous les témoignages directs que j'ai pu avoir, le sien est à décrypter, à étoffer par les connaissances historiques. Par exemple, lorsque les historiens constatent : « Les Français furent indifférents à 95 % au statut des Juifs », on peut en déduire que les fidèles du Maréchal ont accepté tacitement que, pour l'avenir de la France, soit sacrifiée toute une communauté, jusqu'au jour où on commença réellement à sortir leurs voisins de leur lit à l'heure du laitier, pour aller les livrer à l'ennemi.

Pour moi, la honte qui dure encore, dont parlait Camus en 45, dans la revue *Combat*, et qui, je crois, perdue dans la descendance des Collaboracionnistes et l'éducation qu'ils ont donnée, c'est aussi que la quasi

² Service Obligatoire du Travail.

totalité des Français semble n'avoir été gênée par la présence des Allemands qu'à cause des carences de leurs menus, du pain qui n'était plus très blanc ni quotidien. A supposer que la faim touchait le plus grand nombre car, à y regarder de plus près, le marché noir allait bon train, les paysans vendant directement leurs produits pour échapper à la taxe, certains préférant même donner leur lait aux cochons plutôt qu'aux enfants et aux malades ! Quoiqu'il en soit, en ville on avait faim.

En somme, ceux qui parvenaient à manger à leur faim malgré les restrictions, qui avaient de quoi payer, qui n'étaient pas Juifs, ni Communistes, ni francs-maçons, se sont lavé les mains de leur persécution, comme de l'Occupation allemande, celle-ci pouvant de surcroît être favorable aux Bons Français !

Mais je m'égare, car chez mes grands-parents paternels, comme dans tous les milieux populaires, on a fini par se rendre compte que les Allemands et leurs complices de Vichy étaient responsables des affres de la faim. Mon père me disait que dans un numéro du Témoignage Chrétien, on parlait de la destination des convois de trains à bestiaux. Pour lui c'était évident, mais j'aurais bien aimé qu'il me donne son opinion de façon explicite, celle de son père, mais ça c'est une autre histoire, quoique !... encore aujourd'hui, je ne suis vraiment sûr d'aucune de ses idées, ce qui peut en partie illustrer l'échec de l'éducation qu'il m'a transmise, ou plutôt les conséquences d'un manque d'éducation.

Ce qui ne pouvait pas fonctionner dans cette éducation, c'est la cohabitation du laxisme apparent avec la répression sévère. Quand ma mère disait, l'été : « Mets un tee-shirt, une casquette, des lunettes, des

souliers, de la crème solaire, un gilet de sauvetage... », l'hiver : « Mets un pull-over, un bonnet, des gants, un anorak... », mon père s'impatiait : « Fous-leur la paix, ils font un peu ce qu'ils veulent ! » disait-il, avec son habitude d'employer le pluriel en s'adressant à moi (de la même manière, quand on se disputait avec mes frère et sœurs : « Vous m'emmerdez maintenant, Tu comprends !? » me disait-il), c'était vraiment « un peu » car, lorsque j'étais trop curieux : « Pourquoi ci... Pourquoi ça... Pourquoi moi ? », prenant systématiquement la défense de mes frère et sœurs quand nous nous disputions, il répétait inlassablement : « Tu nous emmerdes !... Vas te faire peindre en vert !... Ferme-la ou je te pulvérise !... Abruti !... Il est con ce zèbre !... ».

Il paraît que j'étais violent. Au lieu de chercher à comprendre ce qui s'était passé, de me parler calmement, patiemment, il n'avait de cesse que de m'humilier, ce qui alimentait beaucoup de haine, non seulement contre ceux pour qui il prenait parti, mais contre lui.

Pourtant je n'avais a priori que de bons sentiments, et même de l'admiration pour ce qu'il avait fait, qu'il ne détestait pas de rappeler en en refaisant le récit régulièrement. Surdoué, il avait passé le certificat d'étude à 9 ans, mais fut bloqué en fin d'étude primaire pendant trois ans, pour atteindre l'âge légal d'entrée au lycée ! Ce que j'ai appris récemment, c'est qu'il avait raté le bac ! Quoiqu'il en soit, son père entrant dans sa soixante-dixième année, il dut entrer dans la vie active en 46, pour compléter les salaires de sa sœur et de son frère aînés. Pendant dix ans il fut employé comptable. À l'approche de sa première paternité, il se mit à détester son salaire de

misère pour rêver à de longues études, après un Signe, une Révélation qu'il aurait reçus. Il passa son bac à 29 ans et fit sa médecine ! Cet exploit salué de tous, est à mon sens la seconde raison de l'échec familial. La première étant les origines qui opposaient mes parents, qu'ils ont ignoré au profit de leurs points communs, dus essentiellement à une éducation chrétienne, dite classique, qui eut pour conséquence qu'ils restèrent sous le même toit toute leur vie, malgré les disputes quotidiennes, souvent violentes, et animées des cris et hurlements les plus stridents. La sempiternelle litanie de ma mère était : « Si je n'avais pas été là pour travailler en élevant jusqu'à quatre enfants, tu ne risquais pas de faire des études ! ».

A force d'entendre ça, et le désir avorté de divorcer, on se dit que, ayant participé à l'établissement de son mari, ma mère escomptait en recueillir les fruits, la belle vie, le grand train bourgeois qu'elle avait mené sous l'Occupation, faisant coup-double en vengeance un peu son papa épuré en 45. Le comble, c'est qu'elle m'a régulièrement attribué le fait qu'elle soit restée par devoir, parce qu'un garçon de 14 ans le lui avait demandé, en ajoutant que si elle était parti je l'aurais suivie ! L'avenir aurait pourtant dû lui montrer que je n'étais pour rien dans son obsession à mettre son mari sur la paille, et que je n'ai pas eu un train de vie ne serait-ce qu'équivalent à celui de mes copains du quartier, dont le père était ouvrier. Mon père, n'ayant jamais contesté l'aide précieuse de sa femme dans le bon déroulement de ses études, eut scrupule à la laisser en plan avec six enfants. Je n'ai jamais pu le convaincre que beaucoup de couple ont trouvé un compromis dans le partage des biens, une pension confortable, et surtout la paix ! C'est à croire que le

secret de leur longévité fut la dispute permanente, les cris, malgré les conséquences sur l'éducation des enfants. Peut-être qu'ils tenaient autant l'un que l'autre à garder la maison, malgré le psychodrame permanent.

Pour moi, ce qui le rapprochait d'elle, quoiqu'il s'en défende, c'est une certaine complaisance dans l'embourgeoisement. Il fut simplement comme la grande majorité des anciens pauvres, auxquels le capitalisme doit beaucoup une fois qu'ils ont réussi. Malgré un domicile et un cabinet dans les quartiers populaires, un vote à gauche, quelquefois même communiste, il ne cracha jamais sur les grosses voitures, les soupers fins en smoking, les voyages organisés, les séjours à la neige... qu'il multipliait au risque de s'endetter, de façon évidente les quinze premières années de son activité.

Régulièrement, après une de ses longues journées de travail, il rentrait prendre un bain, se changeait de la tête aux pieds, se brossait devant la glace de la salle-à-manger, nous embrassait et filait honorer une des nombreuses invitations à dîner des laboratoires pharmaceutiques. Quand il y avait bagarre, il nous séparait, et partait aussitôt après m'avoir fait promettre d'arrêter, sans chercher à comprendre, sans se préoccuper de notre éducation, que ma mère assumait très mal, et qu'il se contentait de critiquer sans jamais montrer ce qu'il était capable de faire dans ce domaine ! Mais, dans ces moments-là, il était moins péremptoire, moins autoritaire, plus doux, comme si la soirée en perspective recelait quelque fruit défendu...

Le conflit familial conduisant au psychodrame quasi quotidien éclata à l'aube de mon adolescence. Mais, avant d'éclater, il fut larvé très tôt par une relation de frères ennemis qui s'était établie sans que

personne, surtout pas les parents, sache pourquoi. Si je n'ai gardé de l'enfance que des souvenirs de taquineries envers mon frère cadet, tous s'accordent à me faire passer pour le bourreau qui le martyrisait. Chercher à comprendre les raisons de l'existence d'un souffre-douleur eût nécessité la mise en cause maternelle, laquelle a avoué récemment qu'à la naissance du « Petit », elle passait ses journées à le regarder en attendant le retour du mari pour le souper du soir. Mais, comme à douze ans on me supprima les circonstances atténuantes pour me prétendre le préféré, je n'avais désormais plus d'excuses : il fallait me condamner et m'exécuter !

Concrètement, lorsque mon père exigeait de moi quelque chose, si je discutais ou demandais pourquoi, plutôt que d'accepter la discussion calmement, de m'expliquer, il se mettait à crier, ce qui déclenchait chez moi un réflexe de colère. Alors, par analogie ou mimétisme, je criais, insultais, et rendais ses coups. Mettant un point d'honneur à obtenir le dernier mot, il concluait souvent : « Casse-toi de chez moi ! ».

Et je me cassais, à pied, je déambulais dans les rues pendant des heures. Une fois, je m'étais abrité à la gare, d'où on me mit dehors pour la fermer à une heure du matin. Je dus refaire les cinq kilomètres pour retourner dormir, non sous le toit familial proscrit, mais sur le toit du garage. Au matin, penaud, je rentrais discrètement, me repentant comme d'un crime odieux, assumant l'entière responsabilité du fils parricide présomptif. Je ne me souviens pas que mon père ait jamais reconnu quelque erreur que ce soit, quelque violence, verbale ou physique, qui m'eût aidé, soulagé de la moitié de la peine.

N'ayant pas appris grand-chose jusqu'à l'adolescence, j'ai voulu comprendre le monde qui m'entourait, les gens, ce qu'ils disaient... comprenant rarement sur quoi mes parents fondaient leurs opinions à propos des gens, du travail, de certains métiers... je posais des questions, surtout une : « Pourquoi ? », pour m'entendre répéter narquoisement, impatientement : « Hé, parce que c'est comme ça ! ». Le mépris avec lequel ils me répondaient contrastant avec la patience dont ils s'armaient pour répondre au reste de la fratrie, déclenchait un processus psychosomatique, dont le symptôme était une surpression cérébrale insupportable. Ma parole était brusquement libérée pour leur dire leurs quatre vérités avec un volume sonore assez élevé. Pourtant, ou de ce fait, le contenu de mes propos n'a jamais atteint ces bourgeois, qui ne se sont jamais arrêtés qu'à la forme, pour déduire que la colère qui m'envahissait si souvent était le signe de la Folie !

Le pire de tout c'est que mes parents se disaient tolérants, laxistes même. La preuve, ils la criaient régulièrement en érigeant mes oncles et tantes en exemple de sévérité : « Ah ! », ricanaient-ils lorsque je me permettais de dire qu'on ne pouvait jamais rien faire ni dire chez eux, « Tu verrais un peu avec Betty ou Charles si tu disais le quart de ce que tu te permets avec nous ! » ; ou bien : « Demande un peu à Jacques, ou à Jean-Luc s'ils rigolent tous les jours ! Ils risquent pas de broncher ! ». La différence qu'ils omettaient de préciser c'est que chez mes cousins les règles étaient claires, et je ne sache pas qu'ils subissaient de violence. Je n'ai en revanche pas souvenir d'avoir été éduqué, mais seulement toléré à la maison. On ne m'a gardé que par devoir, héroïsme, sainteté. Oui, ma mère se plaisait à rappeler régulièrement qu'elle était